

Le magazine sérieusement hédoniste

The Good Life



TENDANCES 2026

Mode, design,
montres, voyages,
high-tech, sport...

SPÉCIAL MONTAGNE
Quoi de neuf
en station ?

**CHAMPAGNE
ET SPIRITUEUX**
Ça bouge dans
les flacons

Du temps pour soi

WELLNESS
Nos adresses secrètes
pour se faire du bien

EN APARTÉ
Niels Schneider,
l'homme du moment



→ Autoportrait
réalisé au Rolleiflex,
sur l'île Saint-Louis,
à Paris, en 1959.

“Mes clichés sont le reflet de ma naïveté”

Texte
Maïa Morgensztern

The Good Life : Vous arrivez à Paris en 1958, à tout juste 16 ans. Quelles ont été vos premières impressions ?

Raymond Depardon : J'ai eu une jeunesse calme et heureuse dans une famille aimante. Le choc de la rencontre avec la vie parisienne n'en a été que plus fort ! J'ai découvert un milieu aux antipodes de ce que je connaissais, sans en comprendre les codes. Tout grouillait de vie, et parfois de violence. J'ai rapidement rejoint l'agence Louis Foucherand, puis l'agence Dalmas, mais les photos n'étaient pas faciles à faire. Il fallait être rapide et utiliser un flash un peu brutal qui pouvait tout gâcher. Heureusement que je suis tombé sur des âmes bienveillantes pour me guider !

Comment se sont passés vos premiers reportages ?

On m'a envoyé couvrir les prix littéraires, avec Françoise Sagan, no-

tamment, et les premières de films, où les stars arrivaient en Rolls-Royce sur l'avenue des Champs-Élysées. Catherine Deneuve, Jean-Paul Belmondo, Alain Delon et Romy Schneider posaient pour l'objectif. Cela faisait partie du jeu.

Vous avez rapidement trouvé votre place dans le milieu ?

J'étais un enfant poli, typique des années 1950, encravaté dans une chemise en lin que j'avais repassée dans ma chambre d'hôtel, tant bien que mal, juste avant de sortir. Lorsque j'ai pris Jean-Luc Godard en photo au cocktail d'*À bout de souffle*, je n'avais évidemment pas vu son film. J'étais là pour photographier une personnalité. Ces prises sur le vif ont capturé autant leur surprise que la mienne ! L'œil de Godard sur la vie quotidienne m'a profondément marqué par la suite. →



Le jeune Raymond prend ses premières photos de la ferme familiale à l'âge de 12 ans. Né à Villefranche-sur-Saône le 6 juillet 1942, il sillonnera plus tard la planète pour rapporter des images de presse à la fois fortes et poétiques. À l'occasion de son exposition « Extrême Hôtel », qui se tient au Pavillon populaire de Montpellier jusqu'au 12 avril 2026, et de sa donation au musée Fabre, l'insatiable photographe brosse l'autoportrait de l'homme derrière l'image.

→ **À part Jean-Luc Godard, quels étaient vos modèles ?**

À l'époque, tout le monde ne parlait que de Cartier-Bresson. J'étais plutôt intéressé par Robert Capa et ses reportages sur l'Indochine.

Selon vous, quel a été l'impact le plus important du reportage de terrain sur votre métier ?

D'un point de vue technique, la guerre du Vietnam a bouleversé nos codes. Avec le développement des objectifs grand angle de qualité, les reporters débarquaient littéralement avec les GIs. On appelait ça le style *embedded* [*embarqué*, *NDLR*]. Mais la vérité est que je n'étais pas doué pour la photo de guerre... J'ai fait un pas de côté pour parler du quotidien des gens, même si cela ne se faisait pas trop.

Le photoreportage est censé retranscrire la réalité « sans filtre », alors qu'il y a un objectif, et donc une distance, entre celui qui regarde et celui qui est regardé. Comment faisiez-vous pour capturer ces moments de vérité ?

On m'a envoyé en Afrique et en Asie en pleine décolonisation. J'étais jeune, surpris de tout et propriétaire de rien. Il y avait une sorte de pied d'égalité avec les gens que je photographiais. Cela m'a sans doute aidé à obtenir une certaine confiance. Sans langue commune, on communiquait par le regard, avec un vocabulaire très réduit qui nous rapprochait forcément. Au Tchad, après mes journées de travail à voir des choses épouvantables, on me disait souvent « ça va, avec la douleur ? », comme un docteur qui s'enquiert de la santé d'un patient. J'ai fini par en faire le titre d'un documentaire !

Ce rôle de témoin prime-t-il toujours, ou avez-vous posé des limites à ce que vous acceptiez de photographier ?

J'ai rencontré le psychiatre Franco Basaglia dans les années 1970, à Trieste, en Italie, qui m'a parlé de la nécessité de garder des traces du passé. La question du droit à l'image ne se posait pas vraiment à l'époque, mais j'ai parfois eu des doutes sur mon droit de faire des photos, surtout dans les hôpitaux de Collegno, d'Arezzo et à San Clemente. Quand nous tournions dans des lieux douloureux, je ne bougeais pas. J'étais comme un portemanteau ou un lampadaire. C'était le seul moyen pour moi d'être capable de travailler. Non pas pour être voyeur, mais pour permettre la parole. Plus tard, en 1979, je suis parti en reportage pour *Paris Match* dans le camp de concentration

“L'avantage d'être passé par le reportage, c'est que l'on apprend à être une présence à la fois légère et très rapide, à ne pas s'imposer”

d'Auschwitz-Birkenau. J'étais complètement désarçonné... Mais les images devaient être faites, ne serait-ce que pour empêcher certains de dire que cela n'a jamais existé.

En 1981, le journal *Libération* publie « Correspondance new-yorkaise », un compte rendu quasi épistolaire de votre séjour dans la Grosse Pomme. Derrière le portrait de la ville, c'est un peu le vôtre que l'on devine...

J'ai débarqué à New York sans parler anglais ni connaître la ville. Au départ, j'ai suivi les reporters du *New York Times*, car ils allaient couvrir un fait divers. Les syndicats l'ont remarqué et ont fini par m'interdire l'accès, pour protéger leurs journalistes. Je me suis retrouvé à errer dans les rues, sans savoir où aller ! J'ai commencé à fréquenter les musées, les cafés et à observer les passants qui buvaient un verre ou un Coca-Cola. Pour le provincial que j'étais, la ville avait un côté exotique. Les clichés sont en partie le reflet de ma naïveté. Les gens en France se sont avérés plus friands de ces images que des faits divers dont ils ne connaissaient rien. Ça m'a sauvé.

Vous avez fait de nombreuses séries sur les États-Unis. Qu'est-ce qui vous a attiré là-bas ?

Je voulais capturer ces distances infinies que j'avais déjà découvertes lors d'un voyage au Sahara. Il faut dire que j'avais un certain complexe... Les Américains étaient tellement en avance sur nous ! Le cinéma et la littérature renvoyaient des images d'espaces immenses et de liberté. Comme beaucoup de Français, j'ai aussi été biberonné aux paysages infinis des westerns. J'ai voulu sillonner les routes comme Jack Kerouac et Robert Frank. Je m'arrêtais dans des *coffee shops* et dormais dans des motels, comme mes héros.



Le cliché *White Sands. Nouveau-Mexique, USA*, pris dans les dunes de sable blanc, résume bien la tension entre cette soif de liberté et la course au consumérisme, deux obsessions de l'Amérique moderne. Comment la prise de vue s'est-elle passée ?

C'était en 1982. Je suis tombé sur ces gens en train de pique-niquer au milieu de dunes de sable, comme si c'était totalement normal de manger des saucisses en plein désert ! La femme s'est mise à me fixer comme une curiosité. J'ai pris la photo avant que le moment ne disparaisse. L'avantage d'être passé par le reportage, c'est que l'on apprend à être une présence à la fois légère et très rapide, à ne pas s'imposer. J'avais un Leica 50, même si j'aurais préféré travailler en 31 ou 21, voire au Nikon, comme mon camarade Gilles Caron avec qui j'ai fondé l'agence Gamma. J'aurais voulu être plus près des gens, mais je ne pouvais pas. Cela aurait changé toute la dynamique, et donc l'image finale.

↑ Nouveau-Mexique, États-Unis, 2019.

↓ Raymond Depardon au Festival de Cannes, en 2017.



Ces dernières décennies, vous êtes parti sur les routes de France pour capturer le monde rural. C'est un geste nostalgique ?

Je témoigne du temps qui passe et de l'évolution des lieux. On m'a parfois reproché de présenter une France morose, ou en mauvais état. Une devanture de café jaune criard, ce n'est pas forcément moche ! La couleur est une demande d'attention, dans des lieux qui en ont de moins en moins. Cela me touche beaucoup. Lorsque je photographie un lieu, je ne viens pas pour juger. Je suis là pour le montrer et connecter avec la population locale. Je suis né en province, et même si ma vie a peut-être été un peu différente de celle des gens que j'ai pu croiser ces dernières années, j'ai eu les mêmes préoccupations que mes parents. Personne dans ma famille ne pourra reprendre la ferme dans laquelle j'ai grandi. Cela dit, je suis fier que mes enfants et petits-enfants aient trouvé leur voie, ailleurs. Je suis comme tout le monde.